

## Entretien du jour

### Exemples

Je n'avais donc pas eu tort, ni même exagéré, en pensant que notre Premier ministre tirerait profit de sa visite à Rome — qu'il se tiendrait devant le grand homme d'Italie, le signor Mussolini, comme un élève appliqué devant son illustre maître. Le Premier ministre lui-même consigne cette filiation spirituelle dans le télégramme par lequel il prend congé de son professeur avant de quitter la belle terre d'Italie.

Le Premier ministre déclare qu'il est profondément impressionné par le degré de progrès matériel (et moral) atteint par l'Italie grâce à l'énergie et au génie de Mussolini, et qu'en représentant une nation amie de l'Italie, il se réjouit de cette réalité et cherche dans les œuvres de Mussolini des "exemples dignes d'être suivis."

Ainsi donc, il admire Mussolini — et nul ne saurait le blâmer pour cette admiration. Chacun est libre d'aimer ou de détester selon son inclination. Et s'il cherche, dans les actions du grand Italien, des modèles à imiter, il en a parfaitement le droit : chacun est libre de choisir la figure qu'il souhaite prendre pour modèle, l'exemple qu'il désire suivre.

Mais il admire Mussolini non seulement en son nom propre, mais aussi au nom de l'Égypte tout entière. Car le Premier ministre nous représente tous ; il ne nous demande pas notre avis sur cette représentation, et peu lui importe que nous l'approuvions ou que nous la rejetions. D'ailleurs, il est sincère dans sa prétention à nous représenter, et je suis le premier à témoigner de sa sincérité et à reconnaître qu'il représente véritablement l'Égypte. Car si je mettais en doute sa véracité, ou contestais sa légitimité, vous savez bien à quelles mains seraient livrés, lui et moi — à celles que nous préférerions ne voir qu'en cas de nécessité absolue.

Il ne nous reste donc qu'à accepter que Sidqi Pacha nous représente comme il l'entend, puisque nous lui avons déjà permis d'agir sur nous à sa guise.

Notre Premier ministre est donc le disciple du grand homme d'Italie — et, avec lui, l'Égypte devient à son tour l'élève de Rome. Ainsi vont les jours, ainsi se renversent les fortunes : jadis, l'Égypte fut la maîtresse de la Grèce et de Rome ; la voici maintenant élève de Rome.

Mais le peuple ne lit pas les paroles du Premier ministre comme il faudrait les lire, ni ne les comprend comme il faudrait les comprendre. C'est pourquoi il s'expose à toutes sortes de déconvenues et de désillusions. S'il les lisait comme les lisent les héros, s'il les comprenait comme les comprennent les grands esprits, il discernerait ce que les jours lui réservent — bonheur ou malheur — et se préparerait aux événements avant qu'ils ne surviennent. Mais il passe sur ces mots comme sur n'importe quel discours : il en saisit le sens général, sans en percevoir les détails, puis les oublie aussitôt.

Ce n'est pas ainsi qu'on lit les paroles d'un orateur. Et notre Premier ministre *est* un orateur : il dit beaucoup avec peu de mots, exprime des idées rares dans des termes simples.

Si tu veux une preuve de ce que j'avance, arrêtons-nous un instant sur les dernières lignes du télégramme que le grand homme d'Égypte a envoyé au grand homme d'Italie. Tu y verras de graves secrets et d'inquiétants présages. Il appartient aux Égyptiens, pour leur propre salut, de

s'y préparer et de se tenir prêts à ce que les jours à venir révéleront, si le destin prolonge encore les instruments de pouvoir entre les mains du Premier ministre.

Quels sont donc ces "actes" dans lesquels Sidqi Pacha ira chercher des "exemples dignes d'être suivis" ?

Quant à notre ancienne Constitution, le Premier ministre l'a enterrée et a déclaré qu'elle ne renaîtrait plus jamais. Il en a créé une autre, qu'il estime suffisante et conforme aux besoins de l'Égypte.

Quant à la presse, il lui a imposé les règles qui lui convenaient — tout cela, bien entendu, pour garantir sa liberté complète et son plein droit à l'expression, une liberté que les autres journaux, trop démocratiques, n'ont jamais connue.

Quant à l'opposition, il l'a domptée par la rigueur et la force de son nouveau système — si bien qu'elle a fini par y croire, s'y soumettre et s'y confier.

Quant à l'administration, il l'a réformée de fond en comble : le tordu s'est redressé, l'instable s'est affermi, et chacun vit désormais dans la sécurité. Elle est devenue un modèle dont les nations les plus avancées pourraient s'inspirer.

Quant à la richesse de l'État et au bien-être du peuple, il les a portés à leur apogée de stabilité et d'aisance — si bien que l'Égypte, grâce à lui, suscite désormais l'envie du monde : ailleurs, on a faim, et nous sommes rassasiés ; ailleurs, on a soif, et nos coupes débordent ; ailleurs, les mains sont vides, et les nôtres regorgent.

Mais alors, que veut donc apprendre Sidqi Pacha de Mussolini ? Dans quel domaine l'Égypte veut-elle se faire élève de l'Italie ?

Tu vois bien, comme moi, que les paroles du Premier ministre sont ambiguës, qu'elles demandent à être expliquées — comme tout discours éloquent. Et c'est précisément pour cela que j'écris ces lignes : pour te proposer quelques-uns des "exemples" que Sidqi Pacha pourrait bien chercher auprès du signor Mussolini.

L'ordre règne en Égypte — mais c'est un ordre établi par la force des armes. Je ne parle pas ici de l'armée étrangère, des Anglais, ni ne prétends que le Premier ministre s'appuie sur leurs baïonnettes. Je parle de l'armée égyptienne elle-même, et de la police, censées défendre la patrie et maintenir la paix.

Mais un régime qui repose sur les lances des soldats et les matraques des policiers ne saurait durer : il doit reposer sur le cœur du peuple.

L'éloquence du Premier ministre, toute admirable qu'elle soit ; sa générosité, toute éclatante qu'elle paraisse — rien de tout cela ne peut gagner les cœurs au nouveau régime. Car tout cela dépend de deux forces fragiles : le désir et la crainte. Et tout ce qui repose sur le désir et la crainte est éphémère — il s'évanouit lorsque s'éteignent la peur et l'envie.

Il faut donc une base durable, un pilier solide pour soutenir le nouveau système.

Mussolini a trouvé un tel pilier. Il a inventé un art nouveau de l'éducation : il a pris la jeunesse — enfants, garçons, adolescents — les a enrôlés dans une sorte d'armée civique, leur a enseigné des leçons, imposé des exercices, jusqu'à ce qu'il ait formé une génération persuadée que le fasciste seul est l'âme et le cœur de la vie italienne. Grâce à ce nouveau système, l'Italie est devenue une sorte de Sparte moderne.

Voilà un exemple qui pourrait séduire notre Premier ministre : établir chez nous une éducation fondée sur ce modèle, pour gagner les cœurs des générations futures, puisqu'il n'a pu gagner ceux des générations présentes.

Mais pour établir un tel système, il faut encore que les maîtres, les éducateurs, les professeurs lui soient entièrement dévoués.

Mussolini a su comment les rallier. Il les a tous liés par des serments solennels : prêter fidélité au régime, enseigner conformément à son esprit. Il leur a laissé le choix : prêter serment ou être révoqués. Certains ont juré et ont gardé leur poste ; d'autres ont refusé et ont été exclus.

Et cette réforme n'a pas épargné les universités.

Voilà donc un autre "exemple" que Sidqi Pacha pourrait emprunter à Mussolini.

Et nul régime ne peut se consolider si ses gouvernants ne le comprennent pas dans ses détails, ne s'y exercent pas, et n'y croient pas d'une foi ferme et sincère — et s'il n'y en a pas assez pour que le pouvoir circule parmi eux.

Mussolini, lui, a su préparer ses hommes : il s'est fait leur maître, a fait de son gouvernement une école, a formé ses ministres à l'art de gouverner, puis, lorsqu'ils avaient appris, il les renvoyait — non par colère, mais comme un professeur renvoie ses élèves à la fin du cours — pour les rappeler un jour ou les employer ailleurs.

Ainsi Mussolini change-t-il ses ministres de temps à autre, non par mécontentement, mais par pédagogie et discipline.

Peut-être alors, si le destin prolonge le règne de Sidqi Pacha, reviendra-t-il d'Italie pour examiner ses ministres, renvoyer ceux qui ont achevé leur apprentissage, en nommer d'autres à leur place, et écarter ceux qu'il jugera indignes du nouveau régime.

Enfin, aucun système ne saurait se maintenir si la nation ne ressent pas ce puissant sentiment de fierté et de puissance qui contraint les États étrangers à respecter sa dignité. Mussolini a su imposer cela à ses adversaires comme à ses amis. Il a usé de violence en politique étrangère, dédaigné les courtoisies ordinaires, et lancé des discours qui éclataient sur l'Europe comme des coups de tonnerre.

Je sais qu'il serait difficile à Sidqi Pacha d'imiter Mussolini sur ce point. Mais si nous ne pouvons effrayer les Anglais ouvertement par des discours, des armées ou des flottes, peut-être pourrions-nous les inquiéter secrètement — par des visites, des entrevues et des entorses discrètes.

Tu vois donc que notre Premier ministre fut véritablement éloquent dans son message au grand homme d'Italie, et que l'Égypte n'a pas eu tort de l'envoyer en courte mission à Rome

— pour y apprendre auprès du maître suprême l'art de gouverner et celui de maintenir l'ordre.

Croyez-moi, les paroles du Premier ministre ne doivent pas se lire comme celles du commun des mortels. Elles doivent être analysées, scrutées, retournées sous toutes leurs faces ; car il y a dans l'âme du Premier ministre des mystères si profonds que la vallée du Nil tout entière peinerait à les contenir.

Il suffit de dire que Dieu a réuni toute l'Égypte en elle.

— Ṭāhā Ḥusayn  
*al-Siyāsa*, 4 août 1932